

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 AOUT 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ — Le déjeuner sur l'herbe. — Le chemin de fer électrique. — Poésie : La mort du soleil, par Leconte de Lisle. — Etudes historiques : Saint-Alban d'Alton, par Pierre-Georges Roy. — Leconte de Lisle (avec portrait) — Sympathie, par Violette. — Curiosités industrielles : La soie d'araignée, par Emile Gauthier. — Un conseil par semaine. — Nouvelle canadienne : Une aventure au brandy-pot, par J.-G. Bourget. — Mœurs, coutumes et traditions : Un repas en Russie, par Vic Ferret-Jay. — Une histoire joyeuse, par Ch. Leroy. — Chronique de la mode. — Notes et faits, par le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Les jeux d'échecs et de Dames. — Choses et autres — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Ribebourg.

GRAVURES : Le déjeuner sur l'herbe. — Le confit Coréen entre la Chine et le Japon : Famille royale de la Corée ; Infanterie chinoise ayant formé les fatscoaux ; Intérieur de caserne japonaise ; Promenade royale à travers les rues de Séoul (Corée). — Inauguration du nouveau chemin de fer électrique de la Côte-ds-Naiges : Groupe des invités ; Le train arrêté en face du Harai National ; Vue sur le parcours de la voie ; Vue prise à Maplewood. — La plume qui crache

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga- liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS.



Il y a quinze jours ou trois semaines, je vous parlais de la nécessité dans laquelle la race blanche se trouverait à une époque future, — si elle ne veut pas disparaître elle-même, — d'exterminer la race jaune, afin de faire de la place pour pouvoir subsister.

Oh ! il n'y a pas encore péril en la demeure, mais enfin il faut bien reconnaître que si les Chinois continuent à se multiplier comme ils le

font, ils finiront par se répandre un peu partout, aux dépens des autres races.

Les Américains commencent déjà à prendre des mesures contre ces envahisseurs et, chez nous mêmes, on ne s'étonne plus de rencontrer ces indigènes dans nos grandes villes.

Or, voici que, par un hasard assez heureux, — si toutefois on peut appeler la guerre un événement heureux, — voici que les hommes jaunes s'entre-tuent dans une presqu'île d'Asie, en Corée, par suite d'une déclaration de guerre entre la Chine et le Japon.

Quelques milliers ont déjà été tués ou noyés, et le bal continue.

Les sympathies des nations civilisées qui assistent à ce duel, sont généralement acquises aux Japonais, qui ont fait beaucoup de progrès

puis vingt ans, mais les intérêts passent souvent avant les questions de cœur, et je crois bien que l'Angleterre et la Russie espèrent leur retirer chaque quelques marrons du feu dans toute cette affaire.

Ce qui démontre combien l'empereur de Chine est bien renseigné sur la valeur de ses sujets, c'est qu'un de ses premiers actes, aussitôt après la déclaration de guerre, a été de destituer Li Hung-Chang, le seul de ses généraux capable de tenir tête aux chefs Japonais.

Toutefois, la guerre sera longue, si les puissances européennes ne s'en mêlent pas, car ces Chinois sont si nombreux qu'il semble que plus on en tue plus il y en a à tuer.

C'est comme les cheveux d'Éléonore, Quand il n'y en a plus, y en a encore.

Les vers ne sont pas très distingués et la prosodie en est bien faible, mais comme ils s'appliquent, par comparaison, à des Chinois, il n'y a pas lieu de trop se formaliser de la liberté grande que j'ai prise de les citer.

Quelque soit le résultat de cette guerre, il est certain que celui des deux empereurs qui aura le dessus passera pour avoir eu raison, non pas de vaincre, c'est son droit, mais d'avoir commencé les hostilités.

Ponsard a eu bien raison de dire :

Le succès est le dieu des hommes Et semble tout justifier.

Comme exemple de l'influence que peut avoir le succès sur les défenseurs mêmes d'un parti, je ne connais rien de mieux réussi que le suivant.

Au mois de mars 1815, le *Moniteur de Paris* annonça jour par jour, en ces termes, le retour inattendu de Napoléon venant de l'île d'Elbe :

" L'ogre a quitté son repaire. " Le loup corse a débarqué dans le golfe de Juan.

" Le tigre est arrivé à Gap. " Le coquin a passé la nuit à Grenoble. " Le tyran est arrivé à Lyon. " L'usurpateur a été aperçu à cinquante lieues de Paris.

" Bonaparte s'avance rapidement, mais il ne mettra pas les pieds dans la ville.

" Demain, Napoléon sera à nos portes. " L'empereur est arrivé à Fontainebleau.

" Sa Majesté Impériale et Royale, Napoléon, est entrée hier à Paris, entourée de ses loyaux sujets."

On affirme qu'il a existé, en Canada, des journaux qui ont changé d'opinion aussi vite que le *Moniteur de Paris* ; seulement, ce n'était pas à propos de Napoléon.

Santo Caserio, l'assassin du président de la République française, a subi son procès et a été condamné à mort, comme on s'y attendait.

A quand l'exécution ?

Impossible de répondre à cette question, car vous savez qu'en France on ne dit jamais à l'accusé quel jour il sera exécuté, ainsi que cela se pratique ici, comme dans tous les pays anglais.

Cette différence de coutumes a même été l'objet de nombreuses discussions.

Quel usage est préférable.

Les partisans de la coutume anglaise disent qu'il est plus humain de prévenir le condamné du moment où aura lieu son exécution, afin, disent-ils, qu'il sache à quoi s'en tenir sur le temps qui lui reste pour se préparer à la mort.

Ceux qui tiennent à l'usage français soutiennent qu'il est au contraire inhumain de faire souffrir un misérable qui voit ainsi s'avancer lentement l'heure du supplice et qui compte les minutes qui le séparent de la mort.

Quant à moi, sans prendre part à la controverse, je suis d'avis que l'assassin ne prévenant jamais sa victime du moment et du lieu précis où il commettra son crime, je ne vois pas qu'il soit utile d'avoir pour lui-même plus de précautions qu'il n'en a prises.

Il en est de cela comme de l'abolition de la peine de mort : " Que messieurs les assassins commencent les premiers."

Voici des vers composés par M. Delguy-Malavas, il y a quelques mois, alors que cet officier français était détenu dans la forteresse de Gratz, en Allemagne.

DE L'EXIL

PREMIER PRINTEMPS I

Je vois de ma fenêtre, étagant leur verdure Qui tremble sur le mont, une forêt, un champ ; Mon regard va de l'un à l'autre, à l'aventure, Et mon cœur y découvre un souvenir touchant.

Le soleil, comme en France, éveille la nature Sous son jeune baiser profond et caressant ; La brise, douce voix, dans les arbres murmure.... Salut au renouveau joyeux qu'elle pressent !...

Mais, malgré moi, souvent à la grille de fer Qui quadrille le ciel, se rivent mes pensées ; Je crains d'avoir trop tôt les épaules lassées.

Sous le poids de ces murs !... Trois fois eucor l'hiver Etendra son linceul sur la terre meurtrie, Avant que je t'embrasse, ô sol de la patrie !

DELGUY-MALAVAS, Ancien élève du Prytanée militaire de la Flèche.

On sait que cet officier a été gracié, ainsi que son camarade, par l'empereur d'Allemagne, lors de la mort de M. Carnot.

Nombre de journaux de notre bonne et naïve province se sont évertués à annoncer, comme chose extraordinaire, le départ d'un Montréalais qui vient de s'en aller à Sainte-Anne de Beaupré, à pied, par la grande route.

A pied ! Et c'est ce qui étonne nos populations !

Nous sommes loin des pèlerinages du vieux temps, alors qu'on se rendait en Terre-Sainte, ou tout autre lieu vénéré, à pied aussi, mais en bravant mille dangers et en traversant des pays peu ou point civilisés, dont on ignorait la langue, les coutumes et même la religion.

Ce monsieur, de Montréal, n'a vraiment pas mauvais goût. Ayant du temps devant lui, il fait une promenade des plus agréables de soixante lieues à pied, par de très belles routes, au milieu d'une population très pacifique, hospitalière, parlant la même langue et pratiquant la même religion que lui, certain d'être bien reçu partout ; c'est là, ma foi, un charmant voyage. Certes, le pèlerin Montréalais est animé des meilleures intentions, mais de là à nous représenter ce piéton amateur comme un homme qui fait quelque chose d'extraordinaire, il y a loin.

Il sera certes mieux que ceux qui s'entassent dans un bateau, où ils sont plus ou moins mal.

Au reste, je lui souhaite, comme à tous les autres pèlerins, un bon voyage, chose qui n'est pas difficile d'obtenir, puisque la route de Montréal à Québec est plus sûre que la rue Craig ou la rue Saint-Denis, attendu qu'il est certain de ne pas se faire tuer par un tramway électrique.

J'ai lu quelque part, l'autre jour, une liste des malheureux qui se sont noyés, dans un seul district de notre province, depuis le premier mai.

Je ne pouvais en croire mes yeux, mais il faut bien se rendre à l'évidence ; on se noie beaucoup, beaucoup plus que l'on ne se baigne, et, si étrange que puisse paraître cette assertion, je vous assure qu'elle n'est que trop vraie.

Parcourez nos campagnes, visitez les maisons et dites moi combien vous trouverez de baigns dans les villages.

Un individu, de pas bien loin d'ici, m'a avoué l'autre jour, ne s'être jamais baigné de sa vie ; plusieurs reconnaissent qu'ils se baignent très rarement.

Nos médecins hygiénistes devraient bien nous faire un travail sérieux sur cette question et nous donner quelques statistiques.

Pour moi, si j'étais le gouvernement, comme on disait, il y a cinquante ans — mais, je ne suis pas